Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
IDA SAINT ELME L'AMAZONE DE LA BEREZINA **1778-1845**	**Généalogies, biographies et monographies**
Auteur :	Origine : **S.H.D.** **PN** **Salle de lecture**
Référence : **IDA**	Transcripteur : **Chantal ALLAUME** Date : **Février 2008**

Ancestramil

IDA SAINT ELME
L'AMAZONE DE LA BEREZINA
1778-1845

****

Malgré les ordres fulminants, les décisions draconiennes et les coups de … figure sonores, il y a toujours eu des femmes à la suite des armées, en haut comme en bas de la hiérarchie militaire ; des documents récents permettent de conclure que leur présence, jadis exceptionnelle, tend dans les armées modernes à se généraliser.
Sans vouloir comparer la bohême militaire d'autrefois aux cadres réguliers organisés dans la nation armée, il serait injuste d'exclure de la galerie des soldats héroïques les femmes qui, sans aucune obligation, ont manié le sabre et le fusil avec habileté et courage aux côtés du sexe fort.
La chronique a célébré **CHRISTINE de MEYRAC,** les sœurs de FERN**IG, THERESE FIGUEUR,** dite SANS-GENE, la mère de **GEORGE SAND, QUATRE-SOUS, PETIT-JEAN** ; elle a négligé **IDA SAINT-ELME** qui, pourtant, nous laissé huit volumes de mémoires

Du meilleur monde, fille d'un héros de roman, élevée à la Rousseau au milieu des chevaux et du fracas des armes, mariée à 13 ans, libre à 18, elle a jeté son bonnet par dessus plusieurs plumets tricolores et aimé deux hommes : **MOREAU**, d'amitié, et **Michel NEY**, d'amour.
Blessée à Eylau, elle a fait la retraite de Russie, et c'est devant le corps du prince de la Moscova qu'elle fut touchée par la grâce.
Les jolies femmes ont un grand mérite de rester vertueuses.
Si la « Contemporaine » (tel est le nom qu'elle se donne) ne sut point résister aux tentations dont elle fut victime, du moins montra-t-elle au cours de sa singulière existence une bonté, une franchise, une loyauté, un courage et un amour de la gloire, qui sont les grandes vertus des soldats.

PRÉCOCITE

Elle nous conte elle-même son entrée romanesque dans la vie.
Son père, le **comte LEOPOLD-FERDINAND de TOLSTOY**, a quitté l'illustre nom de ses aïeux pour prendre celui d'une jeune orpheline de riche famille hollandaise.
L'amour a tant fait qu'il n'a pas balancé entre le bonheur et des considérations d'honneur nobiliaire.
Les jeunes époux vivent en Toscane et une fille naît au bord de l'Arno, le 26 septembre 1778 : ce sera **Elzelina VAN AYLDE JONGHE,** plus tard **Ida SAINT-ELME.**

En y regardant de plus près, avec l'érudit **M. Paul JARRY,** il semble qu'il faille en rabattre.
En effet, l'admiratrice de **NEY** serait d'origine assez plébéienne ; elle se serait rajeunie de deux ans et serait la fille d'un Brabançon.

Quoiqu'il en soit, à six ans, elle galope à califourchon sur un petit cheval hongrois ; à neuf, elle est reçue « élève » par les maîtres d'armes réputés, puis son père meurt et sa mère, inconsolable, laisse vivre à sa guise une enfant précoce.
L'inévitable se produit : à treize ans elle se marie à Bruxelles.
On est en 1791 et son mari, enthousiaste des idées nouvelles, s'occupe beaucoup plus de la France et de la Déclaration des droits de l'homme que de son épouse.

Ancestrami

En août 1792 le ménage habite Lille et, pendant que le général **DAENDELS**, cousin du mari, encourage l'ardeur de celui-ci à servir la cause de la liberté, le jeune officier du génie **MARESCOT**, le futur général, s'intéresse à sa femme au point qu'à son départ il ne laissera derrière lui que douleur et remords.

Voici le jeune ménage à Paris, qu'il quitte pour rejoindre l'armée de **DUMOURIEZ**. Habillée en homme, **ELZELINA** est à cheval dans le brouillard au matin de Valmy, parmi les colonnes de **BEURNONVILLE** qui, le soir, à son quartier général de Sainte-Menehould, ne restera insensible ni à sa jeunesse ni à sa beauté

Elle est, en effet, élancée, élégante ; ses cheveux aux boucles d'or, coupés à la Titus, encadrent de grands yeux bleus qui, tout naturellement, font chavirer les cervelles … y compris celle de **M. de GROUCHY**, dont la politesse et les manières gracieuses impressionnent visiblement l'héroïne.

Quoi d'étonnant à ce qu'en 1795, retournant en Hollande à la suite de **PICHEGRU** et des conquérants de la Belgique, elle tombe amoureuse de **MOREAU** ?

LE CHOC

La rupture avec son mari est consommée sans éclat, comme dans les meilleures scènes du répertoire :
« Je suis indigne de vous.
J'ai eu tant de torts à votre égard ! »
Et Ida tout naturellement gagne ce Paris du Directoire où les femmes sont reines, les déshabillés élégants et les mœurs faciles…
Jolie, elle ne compte pas dix-huit printemps. Seule au milieu du tourbillon, elle fréquente les théâtres, la Chaumière de **M^ME^ TALLIEN,** rencontre **HOCHE**, puis, un peu lasse, elle implore la protection de **MOREAU.**

Ce Breton n'a pas le caractère galant et **ELZELINA** n'en fera jamais un petit maître, mais c'est un ami sûr et dévoué ; sa conversation est celle d'un homme cultivé ; il est riche de plusieurs millions ; enfin il est couvert de lauriers.
Il a une passion : celle de narrer les exploits de ses compagnons de gloire.
Pourquoi exalte-t-il avec tant d'enthousiasme, devant **ELZELINA** haletante, les exploits du jeune général NEY qui s'est couvert de gloire à Mannheim ?

Le **baron MENEVAL**, secrétaire de l'Empereur, conte dans ses Mémoires qu'après la paix de 1800 avec l'Autriche, **NAPOLEON** s'avisa un jour à Schoenbrunn de toucher aux dépêches, ce qu'il ne faisait jamais.
Il mit dans l'enveloppe destinée au Tzar une lettre qu'il adressait à son futur beau-père et dans celle de l'Empereur d'Autriche l'épître écrite à **ALEXANDRE** de toutes les Russies !...
La catastrophe diplomatique se serait produite, sans la rapidité de l'estafette qui parvint à rejoindre le courrier.
Cette distraction, exploitée par les vaudevillistes en mal de dénouement, et renouvelée parfois par des maris distraits, lança **Ida SAINT-ELME** dans un chemin de traverse. Transportée par le récit de la prise de Mannheim et de l'héroïque conduite du général **NEY**, elle prend sa plume et adresse à son héros une lettre enflammée :
« J'ai joui de tous vos triomphes… Mon sort est brillant, mais je renoncerais avec joie à tout cet éclat pour avoir le droit de m'associer à tous vos dangers…»

Après quoi - et ceci est bien féminin - elle écrit à **MOREAU** quelques lignes banales, puis, dans son trouble, adresse l'épître enflammée à son protecteur et l'autre à celui auquel elle voulait avouer « le penchant irrésistible de son cœur ».

Les conséquences de cette bévue sont faciles à deviner : **NEY** jette au panier une lettre inintelligible et **MOREAU** dévore son infortune.
On est à la veille du 18 Brumaire.
Mais ! « Ce que femme veut Dieu le veut », et, si ce n'est pas Dieu, c'est le diable.
Le choc se produit à l'issue d'une représentation au Théâtre Français de la République où le citoyen **MAHERAULT**, commissaire chargé de sa surveillance, a admis à débuter la « citoyenne **SAINT-ELME** » pour son malheur et celui de ses auditeurs.

NEY.- Pourquoi tant d'éloges ? Je suis soldat ; nous sommes tous braves ; seulement j'ai été plus heureux. La Liberté m'a donné un sabre, la Nature de l'activité et de la force, j'ai le cœur français ; voilà tout le secret de ma destinée.
Quel malheur que vous soyez sur les planches ! J'aimerais mieux vous voir cantinière.
IDA.-Cantinière ! Mais pourquoi pas ? Ce serait le moyen de toujours vous voir !

On entend la scène. **IDA** a dix-huit ans, **NEY** vingt-six !
Et le temps de subir, en cabinet particulier, le charme de l'Empereur et de laisser NEY remporter la victoire d'Elchingen, elle gagne en voiture, puis à cheval, son quartier général d'Innsbrück quelques mois avant la paix de Presbourg.

IDA porte l'habit bleu, la culotte et les bottes ; un sabre, cadeau de **MOREAU**, pend à sa selle et des pistolets chargés garnissent ses fontes ; son teint a bruni et son allure a pris quelque chose de viril.
La voilà à la défense de Cattaro avec le général **DELZONS**, payant la goutte à ceux qui dévalisent une vivandière.
« - Quel est ce jeune homme ?
-C'est un Parisien qui veut se faire apprenti soldat ! »

VERS LA GLOIRE

Il va le prouver !
Hiver 1806-1807
NEY commande le 6e corps.
A Iéna il est arrivé sur la fin de la bataille et a achevé la déroute de l'armée prussienne ; après quoi, ayant passé la Vistule, dégagé **BERNADOTTE**, il est entré à Königsberg où il a coupé la retraite à **BENNINGSEN** et l'a rejeté derrière la Pregel.
IDA quitte Paris à toute bride dans la voiture du général **GARDANE**, gouverneur des Pages.
Ce républicain est devenu le dernier talon rouge de l'Oeil de Bœuf !
La voici à Magdebourg où elle engage comme domestique le Saxon **HANS**, dit adieu à son galant compagnon de voyage et gagne l'armée. Objectif : le 6e corps.

Le canon tonne, la route est encombrée de bagages et de blessés, la neige tombe.
« -Quel est ce village ?
*-Schloditten, dit un soldat ; les Prussiens et les Russes y sont, et **NEY** les attaque.*
Vous ne passerez pas… »
Elle passera.

Ancestramil

Elle passera dans un ouragan de dragons et de fantassins appelés en renfort par l'Empereur… La bataille d'Eylau vient de commencer !
Mettant son cheval au galop, elle voit une division s'ébranler et un général tomber.
Le premier rang fait feu, puis, s'ouvrant par le milieu, va, par les flancs rejoindre le dernier, tandis qu'un autre rang le remplace en tête… : ainsi combat l'infanterie.
Après avoir chargé derrière des cuirassés, Ida prend place dans un régiment de la 6e division de cavalerie légère; serrée dans les rangs des escadrons en bataille, elle reçoit dans la figure un coup de sabre qui l'inonde de sang.
Emmenée à l'arrière par **HANS** qui ne l'a pas quittée, elle chevauche par des fondrières tandis que le bruit du canon diminue.
Dans une bicoque du petit village d'Orschen, **Ida**, veillée par un brave homme et sa vieille femme, repose sur un matelas ; le coup de pointe qu'elle a reçu au dessus de l'œil gauche la fait souffrir.
C'est le soir, le poêle ronfle, une chandelle éclaire la scène ; dehors, la neige tombe ; silence… Tout à coup, une voiture s'arrête dans la cour.
C'est **NEY** !... **NEY**, le victorieux !
« Il faut partir, mon amie, dit le bon géant, après s'être penché sur la blessée, vous devez quitter l'armée dès que vous serez en état de voyager. »

Elle n'est transportable que le 24 février et le long voyage qui doit la conduire de la Prusse Orientale à Paris se poursuit, interminable et épuisant, mais la capitale est sans charme, car IDA a laissé son cœur à l'armée.
La voici, au milieu de 1807, en Italie, demandant au climat et au soleil la guérison de ses fatigues ; mais comment une femme de sa trempe pourrait-elle rester en repos ?
Elle visite **JUNOT**, satrape de Bobbio ; **Pauline BORGHESE**, à Turin **; Elisa BACCIOCHI**, à Florence, et devient sa lectrice.
Elle retrouve là **Mme HAINGUERLOT,** la « Merveilleuse » d'autrefois, un peu fanée, et apprend que **NEY,** maintenant en Espagne, vient, avec 6000 hommes, de contenir 60 000 Anglais après Torrès-Vedras et de sauver l'armée de **MASSENA.**
Elle est reçue à Naples par le nouveau roi **MURAT** et sa peste de femme **Caroline,** mais, hantée par le souvenir du Lion Rouge, dont l'absence exaspère ses sentiments, IDA demande un congé à sa souveraine et part à la Grande Armée, maintenant en marche vers la Russie.

LA BEREZINA

Que sait-elle de **NEY** ?
Rien, sinon qu'il commande le 3e corps et qu'il a sous ses ordres **SOUHAM, DELMAS, RICARD** et **BEURMANN.**
C'est plus qu'il n'en faut.
Elle a repris sa tenue de guerre et s'est frayé un passage au milieu des convois et des troupes qui crient « Vive l'Empereur » en six langues.
La voici quittant Wilna en calèche avec **NADIA**, la maîtresse du général **MONTBRUN,** affrontant des fatigues et des misères que l'amour et l'enthousiasme de la gloire peuvent seuls faire supporter.
Haletante, arrivera-t-elle pour la grande bataille que **NAPOLEON** et l'armée appellent de tous leurs vœux ?
Non !
Trente lieues à travers des marécages la conduisent à Moscou le 16 septembre 1812.
C'est un tombeau : rues vides, maisons désertes.
Que faire ? **Ida** et **Nadia** s'endorment dans une masure et sont réveillées par les lueurs de l'incendie, les cris de pillage et les horreurs d'une ville prise.

Amicitiamil

Il faut lire dans les Mémoires de la « Contemporaine » la description de Moscou en feu, les hurlements des soldats ivres et les visions d'enfer, la misère des comédiens français abandonnés, l'héroïque **FUSIL** en tête, au milieu du sinistre, les parcs de voitures parmi les meubles, les tapis et les objets, les chevaux à la corde dans les salons dorés !...

Puis, c'est la retraite ; en voiture d'abord, parmi les équipages de **DAVOUT** et de LAURISTON et les grenadiers moustachus recouverts de pelisses en satin rose !
En sortant de Smolensk, atteinte le 17 novembre et aussitôt abandonnée, **Ida** fait le coup de feu, tue deux cosaques, se bat corps à corps avec un autre aux portes de Wiazma, puis tombe évanouie dans la neige.
Est-ce la fin ?
Pas encore, car voici le bon maréchal **LEFEBVRE** et le **baron DESGENETTES.**
C'est le salut, provisoire du moins, sous les espèces d'un manteau de fourrure et d'un verre d'alcool, dans le décor d'une maison de paysan.
Pourtant, le sommet du calvaire n'est pas encore atteint.
Quoique très froid, le temps s'est relâché de son extrême rigueur, de sorte qu'on patauge dans la fange à demi glacée en s'efforçant de franchir la Bérézina à Borizof et de gagner Wilna.

Hélas ! la division **DOMBROWSKI** n'a pu s'y maintenir devant les Russes, et **TCHITCHAGOFF** occupe déjà la rive droite de la rivière tandis que, battant la rive gauche, **WITTGENSTEIN** presse devant lui les fuyards.
Ce serait même la catastrophe, sans l'arrivée providentielle de **CORBINEAU** et de ses chasseurs qui ont découvert un passage à Studianka.
L'Empereur y fait construire des ponts et l'armée va s'y engouffrer en cohue. Tandis que, le 28 novembre, NEY, sur la rive droite de la rivière, charge en tête des cuirassiers de DOUMERC et tient tête aux cavaliers de **TCHETCHAZOFF**, **Ida,** cachée sous la voiture d'une vivandière, attend le moment de passer.
Enfin, elle se glisse parmi les fantassins de la division **GERARD**, franchit le pont branlant qui oscille dangereusement et à peine a-t-elle gagné la rive opposée que, dans un cri immense et indéfinissable poussé par une foule apeurée, tout s'engloutit parmi les glaces.

Destinée ! Sans le gobelet d'argent du maréchal **LEFEBVRE, Ida SAINT-ELME** n'aurait jamais revu les tours de Notre-Dame.
Elle se demande avec inquiétude ce qu'est devenu le maréchal **NEY**.
C'est un blessé du 3^{e} corps, rencontré un peu avant Marienwerder, qui va donner de ses nouvelles. Toujours en avant au feu, chargeant lui-même son fusil, **NEY** a donné du cœur aux plus lâches ; il est entré le dernier dans Smolensk et, sur l'ordre de l'Empereur, a fait sauter les fortifications au moment de son départ, c'est-à-dire vingt-quatre heures après que le dernier fantassin du gros de l'armée ait disparu. Seulement, sa retraite est maintenant coupée et il a devant lui toutes les forces de **KUTUSOFF**.
Il faut pourtant passer à tout prix !
Le 18 novembre, en avant de Krasnoïe, il trouve devant lui une batterie de 40 pièces.
Il l'attaque ; d'un même élan, **DUFOUR, RICARD, BARBANEGRE,** le colonel **PELET**, à la tête de ce qui reste des 14^{e} légers, 41^{e}, 33^{e}, 40^{e} et 48^{e} de ligne, chargent l'artillerie aux cris de « Vive la France » et « Vive l'Empereur ».

Il faut que ces noms et ces numéros s'inscrivent indélébiles dans la mémoire de la jeunesse à laquelle le pays régénéré devra des lendemains réparateurs, car la lutte de ces braves est bien une lutte à mort pour l'honneur des armes.

Amicale

Mieux vaut se faire tuer, n'est-ce pas, que de croupir dans les prisons sibériennes, puisqu'on sait maintenant que l'on percera pas les lignes russes ?
Pourtant, les survivants passeront quand même, car Dieu aide les vaillants.
NEY vient de décider de faire demi-tour et de s'enfoncer de nouveau dans la Russie déserte et glacée ! Tout de même, si bien trempé qu'on soit, retourner en arrière c'est la mort certaine, après combien de souffrances !
Ne pas se rendre, soit… mais, pourquoi faire attendre la Camarde ?
Les braves du Brave des braves ont un moment de faiblesse.
« Abandonnerez-vous un chef qui ne vous abandonna jamais ? dit **NEY** à ses hommes… S'il le faut, je marcherai seul. »
Et le miracle s'accomplit.
Réduit à une petite brigade, le 3e corps disparaît dans la neige, trompe l'ennemi, échappe aux cosaques, fait 20 lieues en deux jours, passe le Dnieper à peine gelé à Sirokodnia et rejoint l'armée à Orcha.
NEY n'a pas 3.000 hommes avec lui.
« J'ai 200 millions dans les caves des Tuileries, dira **NAPOLEON**, en apprenant son retour, je les aurais donnés pour le maréchal **NEY**. »

Dans une cabane défoncée, les vêtements en guenilles, **Ida** a écouté sur le bord de la route le récit du blessé.
« Il va passer », disent des soldats.
Le fracas d'une portière lancée à la volée et une bordée de jurons, telle est la musique au son de laquelle les deux amants sont réunis.
« Que faites-vous ici ? Voulez-vous me f… le camp ! »
Et, la cravache menaçante, **NEY** a déjà regagné sa voiture.
Il dira plus tard, s'excusant de sa violente fureur, qu'il avait été tellement effrayé de l'extravagance qui avait poussé Ida au milieu de tant de périls et de licences qu'il avait été tenté de la battre.

« En vérité, la tentation avait été si vive qu'il y avait, *je crois*, cédé un peu ! » dit la « Contemporaine » dans ses Mémoires.
On pourrait penser qu'après de tels avatars **Ida SAINT-ELME** était guérie pour toujours des voyages, de la guerre et de la gloire…
N'en croyez rien.

En avril 1813 elle est en Illyrie et joue au billard à Trieste avec le gouverneur **JUNOT**, dont les extravagances laissent prévoir la folie dont il mourra bientôt ; puis, elle assiste au dernier bal offert à Laybach par son successeur, **FOUCHE**, et rentre à Paris avec le dernier gouverneur des provinces illyriennes.
NEY s'y trouve précisément.
Ce sont les derniers beaux jours d'une idylle. Les deux amoureux, attablés dans une bicoque du bois de Boulogne, dévorent un dîner bien peu digne d'un prince, puis, comme deux collégiens, ils courent à travers champs, jusqu'à la barrière Blanche. Au moment de se séparer, NEY se montre soucieux et inquiet de l'avenir.
« On jette beaucoup de papiers dans l'armée… On ferait mieux d'en faire des cartouches.
Le colportage des opinions ne vaut rien aux militaires… Quand il y a trop de proclamations, on ne les écoute plus… L'Empereur aurait dû faire la paix à Dresde… »

Certes ! On est maintenant au début de 1814.

Ancestrami

BRUMES

IDA, à la caserne de Courbevoie, cherche parmi ceux qu'on appellera les « Marie-Louise » ces enfants qui vont s'immortaliser en Champagne, le fils d'une de ses amies.
Elle ne le trouve pas, mais apprend que NEY est à l'armée sans commandement défini.
L'Empereur l'emploiera selon les circonstances, lorsqu'il y aura un coup dur à donner.
Et il y en a !
A un contre dix, il se bat à la Rothière, le 1er février ; protège, le 2, le passage de l'Aube au pont de Lesmont, pendant la manœuvre de Troyes ; il est à Champaubert, le 10 ; conduit la Garde impériale à Montmirail le 11 ; charge l'ennemi le 12 à Château-Thierry, à la tête de la 4e division de cavalerie ; se bat à Vauchamps le 14 et, le 15, se trouve sur la Seine pour s'opposer aux progrès de l'ennemi vers Paris.
C'est au milieu de cette épopée qu'il apprend la présence d'**Ida** à l'armée.
Bien sûr ! Elle était derrière lui parmi les hussards, lorsqu'à Château-Thierry ils ont tourné la gauche ennemie !
Tout a une fin. Paris a été pris et l'Aigle est tombé à Fontainebleau.
Pour la première fois, une ombre passe devant les beaux yeux bleus d'**Ida SAINT-ELME** parce que, pour la première fois, **Michel NEY** a trahi l'Empereur, comme tous ceux qu'il a comblés d'argent, de titres et d'honneurs. On raconte même qu'il aurait été le principal artisan de l'abdication !
C'est à ne pas croire !
On dit aussi que **LOUIS XVIII** lui a conservé tous ses titres et qu'il lui en a conféré d'autres !
C'est exact ! Depuis le 12 juin 1814, **NEY**, maréchal de France, duc d'Elchingen, prince de la Moskova, est commandant du corps royal de la cavalerie, gouverneur de la 6e division militaire et pair de France !
« Je sers mon pays », dira-t-il plus tard.
Ce sont des subtilités que les femmes, qui raisonnent plus avec leur cœur qu'avec leur cervelle, ne comprennent pas.
L'inévitable entrevue a lieu entre **Ida** et **Michel** dans le froid et dans la gêne ; ce n'est plus comme à Marienwerder !
Cette fois, le Lion Rouge, que rien n'a fait trembler, a peur devant la jeune femme et, sous son regard, dur et perçant, il tente de se justifier.

C'est inutile. La violence est une arme masculine ; celle de la femme fait moins de bruit, mais est plus terrible.
IDA, qui ne doit rien à personne, n'a quitté la grille de la cour du Cheval Blanc que deux heures après le départ de l'Empereur pour l'île d'Elbe. Et lui ? Un maréchal de France !!!
C'en est fait, le charme des entretiens d'autrefois est rompu, l'amour s'est enfui, entraînant avec lui jusqu'à la sympathie.
Pour qu'il refleurisse il faudra le désastre et l'expiation.

SOLEIL COUCHANT

Octobre 1814.- **M. REGNAULT** de Saint-Jean-d'Angély se promène à grands pas dans son bureau de la rue de la Victoire et lit à haute voix un manuscrit.
Directeur de la 2e classe de l'Institut, il répète devant **Ida SAINT-ELME** le discours qu'il doit prononcer le lendemain à l'occasion de l'élection de **M. CAMPENON** : c'est l'éloge de l'abbé **DELILLE**, le poète du ruisseau de Malmaison avant **JOSEPHINE :**

…Entre les fleurs et les gazons
Je laisse errer mes ondes fugitives…

Comme il est resté toute sa vie dévoué aux **BOURBONS**, et qu'il a refusé à **NAPOLEON** de devenir sénateur, la tâche dévolue à l'ancien président du Conseil d'Etat est particulièrement délicate… La jeune femme est appelée à donner son avis.
« C'est un modèle de tact et d'habileté », dit-elle.

C'est parfaitement exact, car, le jour suivant, sous la Coupole, **REGNAULT** fera baisser la tête à pas mal d'Excellences fraîchement décorées de cordons bleu de ciel que les titulaires n'ont osé porter que dans leur poche pendant vingt-cinq ans.

A la suite de cet évènement bien parisien, et à l'issue d'un dîner politique qui réunit chez **REGNAULT** le général **CAMBACERES** et **LABEDOYERE**, **IDA** gagne l'île d'Elbe.
Mission secrète.
A son retour, elle se trouve en présence de **NEY**.
« - Vous avez eu tort d'aller là-bas. Que dit L'Empereur ?
- Que vous importe ? »
Alors **NEY** parle d'abondance ; il parle trop…
« - Ceux qui veulent un changement veulent perdre la France. La paix est notre seul besoin. Qu'importe qui gouverne ? Ce qui importe, c'est la patrie, son repos et sa dignité. »
Et **Ida** pense : Il résistera ! Tel est, du moins, son dessein.
En changera-t-il ?
Il en changera et sous les yeux de son amie !

Lons-le-Saulnier, nuit du 12 au 13 mars.
Dans la grande salle de l'hôtel de la Pomme d'Or, **NEY** a rassemblé les officiers de la garnison :
« Pour conserver notre honneur, dit-il, nous servirons le Roi avec la même fidélité que nous avons servi l'Empereur. »
A ce moment, volant de clocher en clocher, l'Aigle, débarqué au golfe Juan le 1er mars, vient de quitter Lyon.

14 mars, 1 heure de l'après-midi
Sur les allées de la Chevalerie, 4 bataillons et six escadrons forment un carré ; au milieu NEY a tiré son épée :
« Ouvrez le ban !
*Officiers, sous-officiers et soldats, dit-il, la cause des **BOURBONS** est à jamais perdue. Je vous ai souvent menés à la victoire, maintenant, je vais vous mener à la phalange immortelle que l'Empereur conduit à Paris !... »*
Que signifie ?

« Il était impossible, dira NEY quelques jours plus tard, qu'un vieux soldat comme moi ne fût pas entraîné par le flot des affections militaires. Ceux qui me blâmeront auraient agi comme moi !...»
Décidément, le courage civique est plus rare que le courage militaire.
Derrière un arbre de la promenade, décorée de banderoles tricolores, au milieu des soldats criant « Vive l'Empereur » **Ida SAINT-ELME** a assisté à la scène et, le cœur angoissé, elle a versé des larmes de joie.

NUIT

Le printemps sur les Champs-Elysées est un enchantement.

Ancestrami

En ce jour d'avril 1815 une grande affluence de militaires déferle dans l'avenue ; les martiales figures respirent la joie et la confiance comme aux plus beaux jours des triomphes passés.
Le petit vin de Suresnes coule à flots dans les guinguettes et, du coup, la pression augmente dans les cervelles des braves qui ont ramené le Pere **LA VIOLETTE.**
La revue du corps d'armée qu'avait commandé le **duc de BERRY** vient de se terminer et, en tête, CAMBRONNE et les grenadiers de l'île d'Elbe ont défilé avec les aigles de l'exil dans un délire d'acclamations. Les vieilles moustaches n'arrêtent pas de discourir…

« Entre l'Empereur et nous, c'est à la vie, à la mort ! »
Les soldats sont bavards.
Ils se battent comme des lions et jacassent comme des filles.
Personne ne remarque les figures patibulaires des sbires du **duc d'OTRANTE** que, sous la pression de sa propre famille, **NAPOLEON** a appelé au ministère de la police.
C'est la trahison installée à domicile.
Et pendant qu'au balcon de bois de Le Doyen, **NEY**, en bourgeois, et **Ida**, en robe de cachemire, dévorent une gibelotte, tout en regardant la foule pittoresque, le premier raconte avec enthousiasme les détails de l'organisation de la Jeune Garde dont il vient d'être chargé, et sa compagne médite la dernière parole que lui a dite **FOUCHE** à la fin de mars 1815 :
« La police est un tribunal de pénitence générale. On y connaît des péchés militaires aussi bien que des autres. Recommandez à vos amis, quels qu'ils soient, de se modérer et de s'assagir ! »
Elle s'en souviendra encore le 7 décembre prochain !

« - **IDA,** dit le Maréchal, à quoi pensez-vous ? Aux combats futurs ? Avez-vous toujours du goût pour le plus beau métier du monde ?
- Mais, sans doute, répond-elle. Avec vous, toujours, Monsieur le Maréchal. »

12 juin à l'aube
NEY, appelé par l'Empereur, quitte Paris pour rejoindre l'armée du Nord.
IDA part dans la journée à Charleroi ; ils se suivent à deux heures d'intervalle.
Moitié hasard, moitié entraînement, elle le rejoint le 17 sous une pluie diluvienne en avant des Quatre-Bras.
NEY n'est plus l'homme d'autrefois, celui qui partait toujours trop tôt ; la veille, il a été trop circonspect et a laissé échapper la victoire.
Le drame est pour le 18, sur le plateau de Mont-Saint-Jean.
A midi, **Ida**, à cheval derrière la Garde, devine dans la poussière et la fumée le Lion Rouge, à la tête de la cavalerie française, cherchant dans la folie des chevauchées épiques la victoire, la mort et l'expiation.

L'heure n'est pas encore venue… On entend au loin les musiques prussiennes jouer, par politesse, le *God Save the King*.
Dans la cohue des fuyards et des cavaliers **de BLÜCHER**, trébuchant sur les cadavres et les mourants, assistant la pauvre **Camilla**, la maîtresse si tendre du jeune et brave **DUHESME** qui a été massacré sous ses yeux, Ida a gagné Laon et Paris.
Tout est consommé !
La voici rue de Richelieu, dans les bras de **NEY**, échangeant avec lui un regard d'admiration et de douleur devant un portrait de l'Empereur !
Le Maréchal va quitter la France et gagner l'Amérique.
Il n'a que 46 ans ! A cet âge, que diable, on peut refaire sa vie.
Elle ne le reverra plus vivant.

Amalthame

3 juillet 1815.- L'Empereur, qui a quitté Malmaison au soir du 29 juin, est à Rochefort.
Le *Moniteur* publie la convention de Paris :
« …Tous les individus qui se trouvent dans la capitale continueront à jouir de leurs droits et libertés sans pouvoir être inquiétés ni recherchés en rien, relativement aux fonctions qu'ils occupent ou ont occupées, relativement à leur conduite ou à leur opinion politique. »
C'est clair. Et c'est signé : **FOUCHE**, duc d'Otrante.

24 juillet.- Tandis que le *Bellérophon*, emmenant sa victime, mouille ses ancres à Torbay, le même journal insère :
*« …Les dix-huit personnes dont les noms suivent, généraux ou officiers, qui avaient trahi le Roy avant le 23 mars, seront arrêtées et traduites devant le conseil de guerre : **NEY, LABEDOYERE, DROUET d'ERLON**, etc… »*
Et c'est également signé : **FOUCHE**, duc d'Otrante, et contresigné : **TALLEYRAND**, prince de Bénévent.

NEY est perdu ; personne ne pourra le sauver.
Repoussé par les frères **MICHEL**, les anciens fournisseurs de son corps d'armée aux armées d'Allemagne et de Russie, condamné par **KELLERMANN, MARMONT, PERIGNON, SERURIER, VICTOR, BEURNONVILLE, CANCLAUX, COMPANS, DESSOLES**, **DUPONT**, le capitulard de Baylen, et neuf autres de ses anciens compagnons de gloire, le Brave des Braves n'entendra avant de tomber sous des balles françaises, à l'aube brumeuse du 7 décembre 1815, que deux voix amies :

- celle du maréchal **MONCEY**, criant au Roy : « La France peut-elle oublier le héros de la Bérézina ? »
- celle d'un étranger : « Les Français agissent comme s'il n'y avait ni histoire, ni postérité ! »

…Puis, un Anglais fera sauter son cheval par-dessus son cadavre.

In memoriam…
A l'hospice de la Maternité, dans une chambre blanchie à la chaux, deux femmes en larmes sont agenouillées au pied d'un brancard sur lequel repose, dans un calme sommeil, celui que ses soldats ont appelé le Brave des Braves : la **Sœur THERESE,** dont le frère a été tué à Montereau, récite, dans un admirable élan de foi et d'espérance, les prières selon les grains de son chapelet de buis ; à son côté, **Ida SAINT-ELME** s'efforce de répéter les paroles sacrées qu'elle ne sait plus.
Soudain ; elle se lève, le front brûlant, transfigurée ; et du fond de son cœur, s'échappe le vœu de vivre désormais dans une religion qui lui laisse l'espoir de prier pour l'âme immortelle de l'amour de sa vie : **Michel NEY,** maréchal de France, duc d'Elchingen, prince de la Moskova.
Elle n'ira le rejoindre que trente ans plus tard.

Henri LACHOUQUE,
Conservateur-adjoint
du Musée national de la Malmaison.

Ancestrama